

Comprendre le sort des ouvriers

Le Musée de la Vie Wallonne vient de publier le volume 6 de sa Collection d'Études. Il s'agit de la *Chronique de Gaspard Marnette, armurier* ou, plus exactement d'un choix des meilleurs passages de son histoire des villageois de Vottem qu'il a écrite quasiment au jour le jour et durant près d'un demi-siècle (1857-1903). Le texte original – 2 145 pages recopiées dans six cahiers – a été retrouvé, commenté, ordonné en thèmes significatifs par René Leboutte, sous le titre *L'archiviste des rumeurs* (Musée de la Vie Wallonne, 1991, 16 ill., 438 p.).

À contre-courant du culte des grands hommes

Pas d'événement marquant dont Vottem serait le théâtre en cette fin du XIX^e siècle, pas de héros ni de bandit, pas de crescendo dans la lutte sociale qui sous-tend l'agonie d'une société encore traditionnelle. Pas d'épopée ni de discours fracassant. C'est que le drame se vit au quotidien : « vivre c'est d'abord survivre. » D'où l'importance que Marnette attache aux prix, aux salaires, au nombre de bouches à nourrir, à ce qui fait une bonne ménagère : une économie qui frise l'avarice, un acharnement au travail passé à l'état de réflexe conditionné. Lui-même, Marnette, ne quitte guère son atelier, où les fusils lui donnent moins d'inquiétude que la gelée tardive qui ruine potagers et vergers. Il voit le village de sa fenêtre; du vaste monde, il capte quelques échos par la lecture de plusieurs journaux car, contrairement à ses parents, il a appris à lire et à écrire. Au demeurant, un individualiste forcené. Nous voilà donc à cent lieues du stéréotype du prolétaire, enrégimenté par la vie de son usine. L'aliénation par noyade dans la masse anonyme, les ouvriers de Vottem y ont peut-être échappé parce qu'ils restent encore enracinés dans un vrai village. La plupart des chefs de ménage sont armuriers, houilleurs, limeurs de fourchette; toutefois à l'occasion, ils travaillent aux champs, élèvent quelques bêtes et, pour eux, un bon parti, c'est une héritière dont les parents ont joint bout à bout des lopins de terre. Il y a un siècle,

Vottem n'était nullement fondue dans la grisaille banlieusarde des lotissements mais l'attraction de la grande ville s'exerce déjà sans partage. Les femmes se rendent en groupe au marché et, chemin faisant, les bavardages façonnent insidieusement rumeurs, réputations, opinion publique; certaines se ruinent en toilettes ostentatoires, en bijoux et en jouets pour enfants de riches. Les hommes « fréquentent les bouges infâmes de la ville ». De Liège proviennent aussi les échos assourdis et caricaturaux des propagandes libérales puis socialistes.

Peu à peu, la ville étend son emprise dans les campagnes. La dure loi du profit capitaliste impose le rythme du travail jusque dans les plus reculés des ateliers familiaux et, jusqu'au fond des galeries de charbonnages, le désir d'épargner quelques francs fait négliger les forages, ce qui déclenche, par exemple, le « coup d'eau » de la houillère Gérard-Cloes qui fit 29 victimes le 15 juin 1865.

Si graves que soient les catastrophes minières, si exténuant que soit l'effort imposé aux femmes et aux enfants, la misère du « bas-peuple » et a fortiori des « pauvres », leur inflige blessures, infirmités et tares physiques le plus souvent épargnées aux quelques « gros bonnets » qui sont d'ordinaire des parvenus de fraîche date. Entre les trois classes sociales du village, aucune égalité et il en est ainsi partout où règne la pauvreté de masse. Celle-ci est le sort commun qui accable la plupart des sociétés traditionnelles, en dépit de la Révolution de 1789 et de la Révolution Industrielle, de la décolonisation et des proclamations de solidarité.

Le sens du concret

Échapper à la pauvreté de masse est une étape majeure dans l'évolution de l'humanité. Pourtant, personne n'en sera convaincu, donc pas davantage les adolescents qui suivent les cours d'histoire, aussi longtemps que l'on s'en tiendra aux discours abstraits. C'est ici que doit intervenir le témoignage de Gaspard Marnette. Parce qu'il est concret, sans prétention, au ras des travaux et des jours, des « cours », des maisons et de leurs habitants, il pèse d'un poids plus lourd que les raisonnements

théoriques. Marnette n'écrit pas sa biographie; il n'a aucune prétention littéraire. Sans complexe, il partage le monde, son monde (c'est-à-dire les villageois de Vottem) en braves gens et pécheurs. Heureusement, il laisse au curé le soin de faire ses sermons. Lui, il observe les bons comme les mauvais; il rend justice aux vieilles mères de famille qui usent leurs dernières forces à aller « dans les fermes, faire des ouvrages comme les hommes pour gagner de petites journées »; il réprime ceux qui se « donnent de grands airs de personnes riches ». Il n'est donc pas neutre mais cela ne l'empêche pas de regarder en face toute la réalité, celle des mœurs villageoises et de la misère qui écrase encore la masse.

Les petits paysans, plus encore que les salariés restent âpres au gain au point de contrarier les amours de leurs enfants, avec le fol espoir de leur arranger un beau mariage qui, comme dans les romans, « tourne mal ». Pas de *happy end*, encore moins la volonté de hâter l'avènement des lendemains qui chantent. On n'échappe pas à la monotonie quotidienne. Comme dérivatifs, de brusques flambées de passions : adultères en cascades, combats de coqs, rixes, saouleries dans les cabarets. Rien que de très banal en somme, comme le train-train quotidien. Un bref chapitre traite de « l'hydre à trois têtes : tuberculose, syphilis, alcoolisme ». En fait, toute la chronique est parcourue d'épisodes montrant la déchéance des ivrognes, le sort accablant de leurs femmes et de leurs enfants. Malheur aux vaincus innocents ! Au total, une dureté et une injustice telles que certains s'enfuient, d'autres se suicident, quelques-uns sombrent dans la folie. Marnette ne prêche pas. Encore moins invoque-t-il les « mentalités ». On n'oubliera pas de sitôt les pages où il raconte la fin d'une vieille herboriste, enfermée dans sa cabane sans feu et sans soins ou la mort, plus horrible encore, de la veuve Croisier, mendicante « un peu innocente », brûlée vive en séchant du linge.

Un outil pédagogique

Si l'*archiviste des rumeurs* n'a rien d'un auteur édifiant c'est que décidément le « bon vieux temps » n'est guère édifiant. Il faut cependant le faire connaître aux élèves. Quasiment toute

la table des matières suggère lectures à haute voix, analyses du contenu, recherche de thèmes latents... Citons, entre autres, les passages intitulés « la sociabilité villageoise », « corps empoisonnés, épuisés » « le choléra morbus », « 1886 : la révolte », « la hiérarchie de l'honneur », « le grand nombre d'enfants appauvrit », « défoulement carnavalesque », « le diable est-il libéral ou socialiste ? », « cabarets et politique », etc.

Une vraie leçon d'histoire doit aiguillonner l'esprit critique. Pour être vivant et spontané, le témoignage de Marnette n'en suscitera pas moins vérifications et confrontations. Les mutations apportées par le XIX^e siècle, celles de la condition ouvrière en particulier, méritent d'être scrutées sous plusieurs éclairages. On pense aussitôt à l'apport de la presse, à propos des crises économiques ou politiques; aux cartes postales et photos anciennes, en ce qui concerne l'habitat et les ateliers. Irrésistiblement le Zola de *L'Assommoir* vient à l'esprit s'il s'agit de comparer la vision d'un grand romancier à celle d'un ouvrier à peine dégrossi par l'école primaire. Plus directement encore, j'aurais dû commencer par mettre côte à côte deux témoignages vottemois quasi contemporains. Gaspard Marnette a connu le médecin Marique, père d'Aimé Quernol, l'admirable romancier de *Toussaint de chez Dadite* et de quelques autres récits qui mettent en scène les petites gens du village. Là d'ailleurs s'arrêtent les rapprochements : il y un monde entre l'artiste capable de créer un univers romanesque peuplé de personnages qu'il pétrit de sa sympathie et, par ailleurs, l'infatigable chroniqueur qui relate pêle-mêle épisodes et on-dit.

Il n'en reste pas moins que voilà une belle occasion de faire comprendre par des étudiants deux manières de pénétrer dans le passé.

Bref, à propos des pauvres, un livre riche parce qu'il donne à réfléchir et inspire le goût d'en savoir davantage.